

PRÉSENTATION DE
CE QU'ICI-BAS NOUS SOMMES

Qui peut jurer de ne pas inventer, au moins en partie, ses souvenirs ? Certainement pas Augustin Harbour. Quarante ans plus tôt, errant dans le désert du sud libyen, il est tombé sur une mystérieuse oasis : Zindan. On y arrive de n'importe où, de n'importe quand, mais aucun des autres voyageurs échoués-là ne sait comment en repartir. C'est que Hadj Hassan, Dieu lui-même, y vit, en compagnie de son envoûtante vestale, Maruschka Matlich.

Réfugié dans une clinique de luxe, sur les rives du lac Calafquén au Chili, carnets, croquis et annotations à l'appui, Augustin dresse l'inventaire de cette extravagante épopée, des habitants et de leurs mœurs étranges – tabous alimentaires, pratiques sexuelles, objets sacrés et autres *signes parlours* –, qui prend vite des allures de fantasmagorie. Présent et imaginaire se mêlent, comme pour une dangereuse immersion au cœur des ténèbres.

Délirante invention d'un esprit malade ou intuition géniale d'un entendement hors du commun, le récit prodigieux et débridé d'Augustin nous emmène aux confins inexplorés de la folie. On retrouve dans ce roman phénoménal toute la fantaisie, l'humour, la virtuosité et l'érudition de l'auteur de *Là où les tigres sont chez eux*. Et un fameux coup de crayon !

Pour en savoir plus sur **Jean-Marie Blas de Roblès**
ou *Ce qu'ici-bas nous sommes*,
n'hésitez pas à vous rendre sur notre site
www.zulma.fr

PRÉSENTATION DE L'AUTEUR

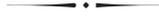
Révéle au grand public en 2008 avec *Là où les tigres sont chez eux* (Prix du roman Fnac, Prix du jury Jean Giono et Prix Médicis), puis *L'Île du Point Némo*, Jean-Marie Blas de Roblès ne cesse de nous ouvrir d'extraordinaires horizons de fiction.

« Porté par les plaisirs du roman d'aventures, Jean-Marie Blas de Roblès accomplit l'ambition que devrait avoir tout écrivain conscient de ses pouvoirs. Il amène son lecteur vers une sorte d'étrangeté familière, où le monde, débarrassé des habitudes que nous avons prises avec lui, est soudain devant nous comme si nous le voyions pour la première fois. »

Florent Georgesco, *Le Monde des livres*

Pour en savoir plus sur **Jean-Marie Blas de Roblès**
ou *Ce qu'ici-bas nous sommes*,
n'hésitez pas à vous rendre sur notre site
www.zulma.fr

PRÉSENTATION DES ÉDITIONS ZULMA



Être éditeur, c'est avant tout accueillir des auteurs inspirés et sans concessions – avec une porte grand ouverte sur les littératures vivantes du monde entier. Au rythme de douze nouveautés par an, Zulma s'impose le seul critère valable : être amoureux du texte qu'il faudra défendre. Car il s'agit de s'émouvoir, comprendre, s'interroger – bref, se passionner, toujours.

Z

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
ou être régulièrement informé de nos parutions,
n'hésitez pas à nous écrire ou à consulter notre site.

www.zulma.fr

La couverture de *Ce qu'ici-bas nous sommes* de Jean-Marie Blas de Roblès
a été créée par David Pearson.

Avec le soutien du



© Zulma, 2020.

ISBN : 978-2-84304-985-9

Ce livre numérique, destiné à un usage personnel,
est pourvu d'un tatouage numérique.

Il ne peut être diffusé, reproduit ou dupliqué d'aucune manière que ce soit,
à l'exception d'extraits à destination d'articles ou de comptes rendus.

JEAN-MARIE BLAS DE ROBLÈS

CE QU'ICI-BAS
NOUS SOMMES

Roman

ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

« Une folie en commun cesse d'être une folie et devient magie : une folie qui a ses règles et qu'on vit en pleine conscience. »

NOVALIS

Ce roman est une fantasmagorie, mais il s'inspire d'un fait réel : « l'épreuve de lucidité » qui permit à un homme d'échapper à son enfermement.

Traumatisé par le désastre de la Première Guerre mondiale, Aby Warburg, célèbre historien d'art, spécialiste de la Renaissance et fondateur d'une théorie novatrice d'interprétation des images, sombre dans la folie. Il sera interné cinq ans, dont deux années à Bellevue, clinique de luxe suisse où il côtoie des patients non moins fameux : le danseur Vaslav Nijinski, le peintre Ernst Ludwig Kirchner et la militante féministe Berta Pappenheim.

En 1923, Aby Warburg prononcera avec succès une conférence destinée à démontrer le rétablissement de ses facultés mentales : « Le rituel du serpent », récit d'un voyage effectué entre 1895 et 1896 chez les indiens Hopis.

CHAPITRE I

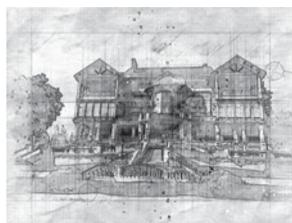
Ghat. – Préparatifs de l'expédition. – En route vers
Garama. – Perdue dans le désert de l'Acacus.
– Une oasis inconnue.

Ce mémoire est une mise en forme de mes carnets de route destinée, sur la suggestion du professeur Binswanger, à mettre un peu d'ordre dans le chaos de mes souvenirs. J'écris sur les bords du lac Calafquén, au Chili, dans la villa où il a plu à cet éminent chercheur de nous inviter, mes compagnons et moi, pour quelques semaines de villégiature.

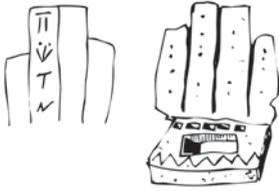
Au début de son *Histoire véritable*, Lucien de Samosate prend soin d'avertir ses lecteurs qu'il va leur rapporter des faits qu'il n'a pas vus, des aventures qui ne lui sont pas arrivées et qu'il ne tient de personne ; « j'y ajoute, dit-il, des choses qui n'existent nullement, et qui ne peuvent pas être : il faut donc que les lecteurs n'en croient absolument rien ».

À prendre au sérieux cette antinomie entre un titre et l'annonce de son contenu, je devrais intituler mon récit *Histoire mensongère*, car tout ce que je m'appête à raconter, je l'ai vu de mes propres yeux, entendu de mes propres oreilles, et donnerais cher pour me persuader que j'ai seulement rêvé.

Parti de Tripoli un 15 août, il y a bientôt quarante



Villa Bellevue, aux environs
du village de Lican Ray



La stèle et la table d'offrande dessinées par Carlo Mazzocchi



Derrière la première des stèles, un aurige garamante conduit un char attelé de deux chevaux « à galop volant ». La figuration de la tête humaine sous forme de bâtonnet place cette gravure vers le milieu du second millénaire avant notre ère.

ans, je parvins à Ghat, dans le Sud libyen, vers le début du mois suivant. J'y dénichai, non sans difficultés extrêmes, la personne dont l'archéologue Carlo Mazzocchi m'avait glissé le nom lors d'une brève rencontre à l'université de Bologne : Hamza Nedjma, un Amazigh qui prétendait connaître l'emplacement de Garama, capitale disparue du royaume des Garamantes. Cette simple allégation n'aurait pas suffi à convaincre mon ami Carlo si l'homme ne lui avait montré plusieurs objets, parmi lesquels une table d'offrande et une stèle funéraire où figurait un char dataient à l'évidence de la période garamantique. On ne pouvait tirer l'assurance que ce matériel provenait de Garama, mais il existait à coup sûr un site de même époque qui justifiait l'effort et la dépense d'une vérification.

Ma part d'héritage du négoce familial autorisait cette passion dispendieuse pour l'ethnographie ; poussé par la curiosité, et le désir légitime de rapporter les premières images d'une cité perdue, j'avais entrepris ce voyage avec l'aval de Carlo que ses obligations universitaires retenaient en Italie. J'étais en quelque sorte son éclaircur.

L'attentat de la rue des Rosiers qui venait d'ensanglanter Paris à cette date ne fut pas – je l'avoue sans honte – le moindre motif de mon empressement à quitter la France.

Les vestiges de Garama, m'assurait Hamza, se trouvaient tout au plus à quatre jours de marche.



Typologie de stèles garamantes

Je le chargeai de mettre sur pied la petite caravane dont nous aurions besoin pour une rapide reconnaissance des lieux. Il s'en acquitta en peu de temps, épaulé dans ses tractations par la facilité avec laquelle je déliais ma bourse.

Cinq méharis : deux montures, trois pour le transport des outres d'eau, des provisions, de la toile et des piquets d'une tente bédouine, c'est l'équipage qui m'attendait à l'aube de ce 8 septembre, tandis que mon guide finissait d'ajuster selles et sacoches sur les bêtes.

Nous quittâmes Ghat en direction du nord-est. Derrière nos pas, la médina et la forteresse qui la surplombe faisaient une masse sombre ; plus loin, émergeant à peine dans la première lueur du jour, les contreforts du mont Koukoumen rougeoyaient.

Ce n'était pas mon baptême du sable ; pour avoir rallié l'oasis de Farafra à celle de Bahariya, quelques années plus tôt, j'avais déjà goûté au supplice d'une longue méharée, aux incessantes traversées de dunes sous un soleil de plomb ; rien de plus hostile que le désert, rien de plus monotone dans la succession des jours brûlants et des nuits de gel. Le paysage qui s'étendait devant nous promettait le même genre d'épreuve, mais j'étais sans appréhension : « trois ou quatre jours », avait promis Hamza. Son beau visage noir, et quelque chose de très doux dans son regard, donnaient foi d'emblée en sa parole.

L'après-midi du deuxième jour, nous pénétrâmes lentement dans le labyrinthe de l'Acacus.

Il y a des mots que nous savons lire, mais dont la charge est telle que nous ne les employons pas, des mots qui semblent exagérés, affectés, presque

Le labyrinthe noir et ocre
de l'Acacus



Hamza les disait bons à consommer, mais il ne parvint à en attraper aucun tant ils étaient prompts à s'échapper.



Citrullus colocynthis

Pour en avoir goûté la pulpe dans un moment de désespoir, je puis témoigner qu'il s'agit d'un laxatif d'une rare et inutile violence.

abusifs tant que leur sens ne nous a pas serré la gorge. « Dantesque » est de ceux-là, mais c'est le seul qui me vint pour qualifier l'enfer qui nous aspira, sa beauté cruelle, sa monstrueuse outrance. Creusée jadis par des cours d'eau tumultueux, une dalle de grès dressait devant nous d'innombrables canyons ; des fleuves de sable y coulaient, se divisant à l'infini. Plus question de marcher en droite ligne, il fallait contourner sans cesse des falaises abruptes, de bruns amoncellements de roche, des concrétions déchiquetées, toute une denture de stalagmites, de menhirs colossaux affectant des formes grotesques et qui semblaient en équilibre sur leur base ridiculement étroite. Même chaleur insupportable, même absence d'eau ou de végétation, même terre désolée où l'on n'apercevait que des lézards à gueule bleue, des traces de crotales et, parfois, réunies en grappes, de petites coliquintes couleur paille dont on se demande à quoi peut bien servir leur fruit amer et vénéneux.

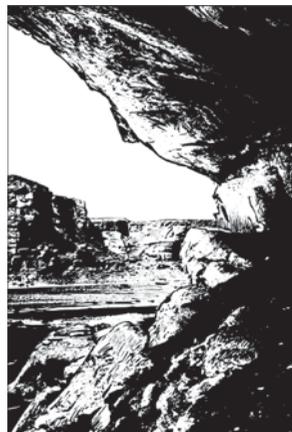
Le troisième jour, alors que nous traversions un large cordon dunaire entre deux massifs, une violente tempête de sable fondit sur nous. L'atmosphère prit une teinte jaunâtre, de minces tourbillons apparurent qui se mouvaient en ondulant sur la surface du sol ; balayées par le vent, les dunes fumaient telles des vagues prêtes à déferler.

Dans le brouillard de poussière qui grandissait, je vis Hamza tendre le bras vers l'est, indiquant la muraille lointaine que nous devions atteindre. Le temps de prendre un cap avec ma boussole et de me placer en tête de caravane, l'horizon disparut. Nous marchâmes six heures à l'aveuglette, respirant plus de sable que d'air, avant de pouvoir nous abriter dans une sorte de grotte qui s'ouvrait à flanc de rocher. La tempête dura un jour et une nuit. Quand elle s'apaisa, deux de nos dromadaires de bât étaient morts. Hamza fit mine de reconnaître l'endroit où nous nous trouvions, mais avec sagesse, il conseilla de retourner sur nos pas et de rentrer à Ghat : nous n'avions plus assez de marge pour rejoindre l'hypothétique Garama et en revenir.

J'acquiesçai, bien sûr. Nous répartîmes les charges sur les bêtes valides et tournâmes bride vers le sud-ouest.

La boussole était censée garantir notre direction, mais je ne fus pas longtemps sans m'apercevoir qu'elle contredisait la position du soleil ; la tempête avait modifié le comportement de son aiguille : celle-ci persistait à indiquer un cap, mais ce n'était plus celui du magnétisme terrestre. Au fil des jours, Hamza se montra de plus en plus anxieux ; nous ne sortions d'une vallée que pour entrer dans une autre tout à fait semblable, et il devint évident que mon guide ne savait plus où il allait, qu'il nous avait bel et bien perdus dans ce désert impitoyable.

Prisonniers d'un dédale de pierres, nous errâmes durant six jours sans réussir à retrouver notre chemin. Dattes et farine d'orge avaient fini par s'épuiser, nos outres sèches pendaient au flanc



Il existe, écrit Roger Caillois, d'impossibles grimoires naturels que n'ont écrits ni les hommes ni les démons.



Un instrument fiable et qui ne m'avait jamais trahi jusque-là.

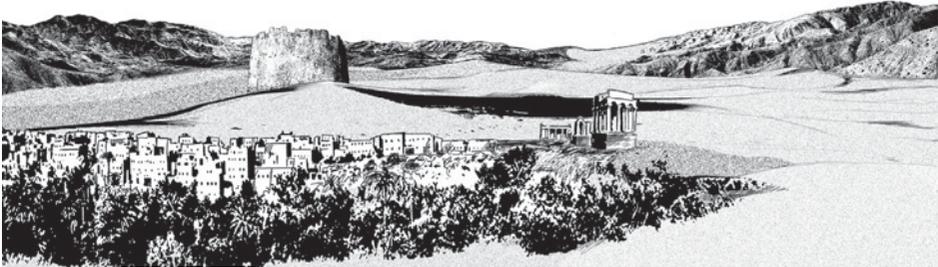
des dromadaires ; nous en vînmes à lécher au creux des roches le peu d'humidité qu'y déposait la rosée du matin.

Baigné de sueur, tremblant de fièvre, lèvres collées mais bredouillant sans cesse d'un sénile délire de grabataire, je n'avançais qu'avec la plus grande peine. Plus aguerré que je ne l'étais, soutenu par ses prières au dieu des Mahométans, Hamza prit soin de moi autant qu'il fut possible.

À l'issue d'un défilé, et alors même que nous avions perdu espoir l'un et l'autre de conserver nos vies, nous aperçûmes, au centre d'une dépression inattendue, le ruban de verdure d'une palmeraie, puis les murailles et les terrasses blanches de la ville qu'elle entourait. Au regard incrédule et un peu effrayé de Hamza, je sus qu'il découvrait cette oasis pour la première fois. C'était du moins un lieu habité où se trouvait à coup sûr notre salut.

Après une heure de marche, et tandis que nous approchions, des gens vinrent à notre rencontre ; ils souriaient sans dire mot, se contentant de nous aider à marcher, guidant nos méharis et humectant nos lèvres à des outres velues. Des hommes et des femmes à peau claire pour ce qui est de leur visage, nus ou à peine vêtus ; ils ne semblaient pas étonnés de notre présence, mais heureux de nous

Dessinée après coup, mais fidèle à notre vision de la ville telle qu'elle nous apparut – dans sa perspective sud-ouest nord-est –, cette vue me fit songer à la phrase de Goethe où il définit l'architecture comme une musique pétrifiée.



accueillir. Dans l'une de ces manifestations d'hospitalité, un homme exhiba une longue écharpe dont les nuances allaient du blanc au noir en passant par toutes les variantes de l'ocre. Il nous en effleura les joues, comme s'il cherchait à faire correspondre une teinte avec celle de notre peau, et parut singulièrement réjoui du résultat obtenu avec Hamza.

Passé un portail à voûte brisée qui s'ouvrait dans l'enceinte en briques de terre crue, nous traversâmes un vestibule flanqué de banquettes maçonnées, avant de parcourir des goullets obscurs, à peine éclairés ici ou là par un puits de lumière dont l'intensité soudaine aveuglait. À la suite de nombreux détours, l'homme qui nous conduisait ainsi – celui à l'écharpe – s'arrêta finalement devant l'une des portes en bois de palmier que nous apercevions de temps à autre sur les côtés.

— C'est là votre demeure, dit-il en m'invitant à entrer. Ma nièce vous y attend : elle sera votre guide tout le temps que vous jugerez nécessaire pour vous acclimater. Soyez le bienvenu à Zindān, que Hadj Hassan vous ait sous sa protection.

Malgré mon hébétude, je trouvai les ressources pour demander qui était cet homme. Leur chef ? Leur marabout ?

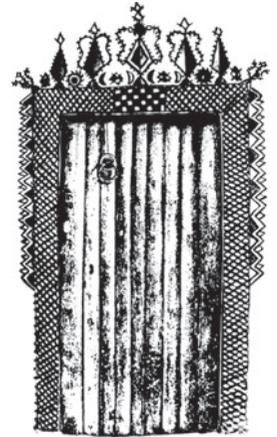
— Hadj Hassan Abou Hassan – que son nom soit glorifié – n'est pas un homme, c'est notre Dieu, le vôtre aussi. Il se contente d'être lui-même.

— Comment savez-vous qu'il est aussi mon Dieu ?

— Parce que c'est le seul, l'Indubitable, celui dont procède l'univers tout entier, y compris votre personne.



Entrée de Bab el Kelb



Toutes les portes se ressemblent, et j'eus bien du mal à reconnaître la mienne aux détails de sa décoration.

Sur ce, il repartit en emmenant Hamza vers un autre logement, éloigné du mien. Je ne revis mon compagnon de voyage qu'une seule fois, hélas, mais je dirai plus tard dans quelles tristes circonstances.



Derrière la porte

CHAPITRE II

Zindān. – Premières impressions.

– Habitat et clans. – Un urbanisme en forme d'étoile.

– Tabous alimentaires.

En entrant dans la maison qui m'était allouée – et resta jusqu'à la fin mon seul domicile – je fus reçu par une fillette d'une douzaine d'années qui répondait au joli prénom de Naïma. Elle ne portait qu'un pagne en fibres de palmier et arborait sur le torse un tatouage indécent, peu compatible avec son âge. D'un caractère enjoué, mais sérieuse et posée lorsqu'elle s'exprimait, elle entreprit de me faire visiter les lieux. La maison se composait d'une grande pièce, haute de plafond, dont les murs chaulés s'ornaient de dessins géométriques tracés en rouge, de scènes figurées et de petites niches abritant des poteries ou des lampes à huile. Accrochées sur les parois, un nombre incalculable de coupelles en cuivre et de vanneries bigarrées encombraient l'espace. On y voyait aussi quantité de petits miroirs incrustés dans le revêtement, des volets de placards badigeonnés de bleu, de jaune, de vert pistache. Divers tapis et nattes recouvraient l'intégralité du sol, avec pour seuls meubles de lourds polochons en toile rayée et des coussins rectangulaires de toutes couleurs. Naïma m'indiqua ma chambre à coucher, une confortable alcôve dissimulée par des rideaux,

et le réduit où elle dormirait, sous l'escalier menant à l'étage. Après une dizaine de marches étroites, une ouverture habilement décalée – la seule source de lumière de cette demeure privée de fenêtres – donnait sur un palier desservant des lieux d'aisance disposés en chicane, une cuisine noire de suie, avec son foyer rudimentaire et sa réserve de bois, puis l'accès à la terrasse écrasée de soleil.

Revenus au rez-de-chaussée, Naïma me conduisit à la chambre. Elle déposa près du lit une corbeille de fruits, un bassin, une aiguière d'eau fraîche et s'enquit de mon nom ; je le lui donnai aussi simplement qu'elle me le demandait.

— Augustin Harbour, dit-elle en inclinant la tête, c'est un beau patronyme, mais il va vous falloir prendre du repos. Dormez tranquille, je veille sur votre sommeil.

Dans mon état d'exténuation, je n'eus qu'à fermer les yeux pour m'endormir, sans réaliser une seconde que depuis mon arrivée tous ceux qui m'avaient abordé, Naïma elle-même, s'étaient entretenus avec moi dans un français parfaitement académique. Mais je reviendrai sur ce qui n'est pas la moins étrange des aberrations que j'eus l'opportunité d'observer par la suite.

Pour en rester à la description physique de cette cité, voilà tout ce que j'en connus après quelques jours de promenades systématiques en compagnie de mon ange gardien. La plupart du temps, les gens disent « La Ville », sans désigner autrement l'endroit où ils habitent ; poussés dans leurs retranchements, ou par courtoisie, comme l'oncle de Naïma, ils emploient le mot « Zindān », et parfois l'expression « Zindān el Attari », sans que je



Une ruelle à l'intérieur de la ville

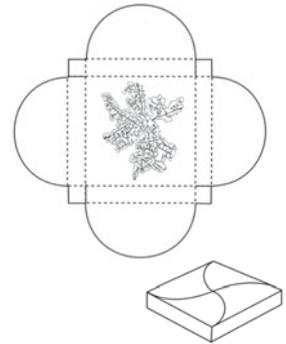
sois parvenu à savoir, du moins au début de mes investigations, s'il s'agissait du nom complet de la ville, ou seulement d'un de ses attributs.

Semblable dans son architecture à Ghadamès ou à d'autres villes sahariennes, Zindân est une termitière de sable et de boue séchée conçue pour résister à la chaleur du désert. Ingénieusement ventilées, ses galeries tortueuses conservent une température agréable au plus fort de l'été ; on y profite même de légers courants d'air d'une étonnante fraîcheur. J'aurais été bien en peine de comprendre son organisation si mestre Pantone, l'oncle de Naïma, ne m'avait fait présent d'une boîte en parchemin qu'il portait à son cou. Un plan sommaire de la ville y était tatoué, dessin qui fut précieux pour dresser mon propre relevé.

Ne s'étonner de rien, avais-je écrit dans mes carnets, se contenter d'enregistrer les faits sans préjuger de leur signification par rapport aux



Mestre Pantone
(oncle de Naïma)

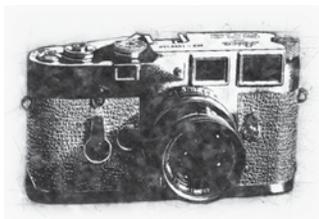


La boîte en peau tannée

Plan de la ville

normes culturelles de l'observateur : c'est, depuis les *Considérations sur les diverses méthodes à suivre dans l'observation des peuples sauvages* rédigées par Joseph-Marie Degérando en 1800, le b.a.-ba de l'anthropologie telle que l'a fondée et illustrée mon maître, Claude Lévi-Strauss. Mais rencontrer, là où je me trouvais, un fonctionnaire de type occidental à moitié nu et doté de lorgnons produit un choc à nul autre pareil ! J'eus fort à faire pour conserver l'impassibilité requise par mon travail.

La ville affecte la forme grossière d'une étoile à quatre branches. Entourée d'une enceinte sur tout son périmètre, elle possède quatre portes correspondant à autant de quartiers autonomes qui ne communiquent entre eux que par une place centrale. Les habitants peuvent s'y croiser le jour, ou même passer d'un quartier à l'autre, mais on ferme les accès durant la nuit, si bien que chacun doit réintégrer son clan avant le coucher du soleil. À l'extérieur des murailles, un puits artésien aménagé en réservoir d'irrigation alimente la palmeraie et les nombreux jardins cultivés alentour. Situés au sud-est, les vestiges de trois mausolées romains attestent une occupation antique dont on retrouve les signes à de nombreuses colonnes ou chapiteaux utilisés en remploi. Au sud-ouest, un lac salé bordé de palmiers se laisse deviner entre les dunes. Au nord-est, enfin, la silhouette d'un grenier fortifié domine la ville ; il me parut d'emblée l'objet incongru de toutes les vénéraisons.



Mon appareil – un Leica M3 1954 – n'était pas du dernier cri, c'est le moins qu'on puisse dire, mais je le tenais de mon père et il répondait parfaitement à mes attentes en matière de prises de vues.

On se doute que je photographiai à tout-va, persuadé à bon droit du caractère inédit de ce que je voyais ; le résultat fut catastrophique :

DAVID TOSCANA
L'Armée illuminée
El último lector
Un train pour Tula
traduits de l'espagnol (Mexique)
par François-Michel Durazzo

LAURENCE VILAINÉ
La Géante

ABDOURAHMAN A. WABERI
La Divine Chanson

BENJAMIN WOOD
Le Complexe d'Eden Bellwether
traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Renaud Morin

ZHANG YUERAN
Le Clou
traduit du chinois
par Dominique Magny-Roux
Les Kâma-sûtra
suivis de l'Anangaranga
traduit du sanskrit par Jean Papin

APULÉE #1 – GALAXIES IDENTITAIRES
revue de littérature et de réflexion

Si vous désirez en savoir davantage
sur le catalogue numérique des éditions Zulma
n'hésitez pas à vous rendre sur [l'espace numérique de notre site](#).

TABLE DES MATIÈRES



Présentation de
Ce qu'ici-bas nous sommes

Présentation de l'auteur

Présentation des Éditions Zulma

Page de copyright

Ce qu'ici-bas nous sommes

Du même auteur
chez le même éditeur

Catalogue numérique
des Éditions Zulma